



Du cosmopolitisme au pacifisme : la longue marche de la “Friedensbertha ”

Marie-Claire Hooch-Demarle

► To cite this version:

Marie-Claire Hooch-Demarle. Du cosmopolitisme au pacifisme : la longue marche de la “Friedensbertha ” . Marie-Louise Pelus-Kaplan, Anne-Marie Bernon-Gerth, Liliane Crips et Nicole Gabriel. Être citoyen du monde entre destruction et reconstruction du monde : les enfants de Babel XVe – XXe siècles, Édition Université Paris Diderot, pp.123-134, 2015, 978-2-7442-0198-1. hal-01322626

HAL Id: hal-01322626

<https://hal.science/hal-01322626>

Submitted on 27 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MARIE-CLAIRE HOOCK-DEMARLE¹

DU COSMOPOLITISME AU PACIFISME : LA LONGUE MARCHÉ DE LA
«FRIEDENSBERTHA »

Dans son ouvrage rédigé juste avant son suicide en 1942 et intitulé *Die Welt von gestern / Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Stefan Zweig, jetant un regard rétrospectif et nostalgique sur l'Europe d'avant 1914, évoque sa contemporaine et compatriote et en particulier leur dernière rencontre sur un trottoir de Vienne :

Par hasard je rencontra Bertha von Suttner, la grande, la généreuse Cassandre de notre temps... Très agitée, elle m'apostropha : « Les gens ne comprennent rien à ce qui se passe » me cria-t-elle très fort au milieu de la rue, elle qui d'ordinaire parlait si calmement, si posément « Voilà déjà la guerre et ils nous ont une fois de plus tout caché et tenu secret. Pourquoi ne faites-vous rien, vous les jeunes gens ? C'est vous surtout que cela concerne ! Défendez-vous donc, rassemblez-vous ! Ne nous laissez pas tout faire, nous les quelques vieilles femmes que personne n'écoute... c'est pire que jamais, la machine est déjà en marche².

C'est sans doute à travers ce portrait d'une indignée avant la lettre que l'on approche au plus près Bertha von Suttner, figure emblématique du temps d'avant la catastrophe, consciente de sa fin proche (elle mourra quelques semaines après cette rencontre) et de l'éclatement inévitable de ce qu'elle appelle déjà *Weltkrieg* (l'attentat de Sarajevo aura lieu une semaine après sa mort).

Pourtant celle qui écrira *Die Waffen nieder ! (Bas les armes !)*, le roman antimilitariste devenu le bestseller de la fin du XIX^e siècle, celle qui sera la première femme à recevoir le prix Nobel de la paix en 1905 n'était nullement destinée à s'illustrer dans deux domaines traditionnellement réservés aux hommes, celui de la littérature et celui de la guerre et, accessoirement, de la paix. Ce n'est qu'au terme d'une longue marche que Madame la Baronne von Suttner, née comtesse Kinsky, deviendra la *Friedensbertha*, pendant pacifiste de la *Grossbertha* qui hante alors les esprits de part et d'autre du Rhin.

¹ Professeure émérite de Civilisation allemande, Université Paris-Diderot, laboratoire ICT.

² S. ZWEIG, *Die Welt von gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Stockholm, Bermann/Fischer 1944 ; traduction française : *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris, Livre de poche, trad. S. Niemetz.

Comment et pourquoi cette aristocrate cosmopolite par sa naissance et son statut social en vient-elle à œuvrer sa vie durant pour un pacifisme universel ?

Dans quelle mesure le pacifisme de la *Friedensbertha* est-il l'expression d'une forme nouvelle, voire du renouveau d'un cosmopolitisme humaniste mis à mal par les nationalismes et le militarisme généralisé de l'époque ?

Le cosmopolitisme en héritage.

Bertha future Baronne von Suttner est née comtesse Kinsky à Prague, capitale de la Bohême, en 1843. Très tôt, elle est consciente du rôle important que la famille Kinsky a joué dans la déjà longue histoire de l'empire des Habsbourg fait de multiples nationalités (*Vielvölkerstaat*) et encore dirigé par Metternich. Son enfance et son adolescence sont celles d'une fille de la haute aristocratie entre un tuteur, militaire de carrière comme son père mort avant sa naissance, peu favorable à l'éducation des filles, destinées à ses yeux à assurer la lignée, et une mère qui passe son temps et perd son argent dans les casinos des villes d'eaux alors à la mode. Bertha Kinsky, qui s'est formée en autodidacte en recopiant les dictionnaires et encyclopédies traînant dans la maison devient une « dévoreuse de livres », acquérant au hasard de ses lectures une culture encyclopédique. Par ailleurs, dans le sillage de sa mère, qui veut en faire une cantatrice, elle voyage dans toute l'Europe et entre dans la ronde des fiançailles - défiançailles (*Ver - und Entlobung*) qui la mène jusqu'à ses trente ans, âge auquel toute fille de l'aristocratie non mariée devient irrémédiablement une vieille fille. Par son statut social, la jeune comtesse Kinsky est de fait membre d'une société ramifiée sur tout le continent. Adolescente, elle va de villes d'eaux, comme Wiesbaden où elle marivauda avec Fredericus Rex, le roi de Prusse, en capitales européennes, à Paris surtout où elle fréquente les proches de Napoléon III. Elle racontera dans un premier roman *High Life* (1885) ce cosmopolitisme mondain qu'elle qualifie de 'nomadisme du luxe' propre à une aristocratie européenne dont elle saisit très tôt qu'elle est sur le déclin. Mais cette forme superficielle de cosmopolitisme lui ouvre un monde sans frontières, mis à part l'exclusivisme de classe dont les membres de cette aristocratie font montre, se retrouvant certes en tous lieux mais toujours entre eux. Il n'en reste pas moins que cette première expérience du monde la forme à une dimension continentale de la sociabilité européenne et que sa conscience aigüe d'appartenir à un monde que Stefan Zweig qualifiera avec affection et nostalgie de « monde d'hier » ne la lâchera plus jamais. Certes, elle n'a pas eu de salon comme les grandes salonnières du XVIII^e siècle à Paris ou comme Rahel Varnhagen à Berlin au début du siècle, mais à tout moment de sa vie elle excelle à générer autour d'elle son espace de sociabilité. À l'ombre des grandes réunions diplomatiques comme la Conférence de La Haye en 1899, elle crée dans les suites d'hôtel où elle loge une sociabilité

à caractère aristocratique dûment marqué. Elle sait garder et gérer pour le plus grand profit de son action publique la part « femme du monde » qui lui est quasi congénitale, elle est et reste toute sa vie Madame la Baronne. C'est sans doute le Britannique Hodgson Pratt, co-fondateur et Président de la International Arbitration and Peace Association, qui a le mieux formulé dans une lettre qu'il lui écrit en anglais en 1899 ce qui fait de Bertha von Suttner une cosmopolite à part entière :

Tous les changements dans les affaires humaines sont dus, en ces temps, à la toute-puissante influence de l'*opinion publique* et vous avez possédé les dons et trouvé les occasions pour contribuer à la formation de ce grand pouvoir de l'opinion. Le fait bien réel que vous soyez une *femme* et que vous soyez un membre de l'aristocratie dans une nation essentiellement aristocratique et militaire a fortement attiré l'attention dans l'Europe continentale grâce à vos écrits et vos discours³.

Du cosmopolitisme au pacifisme.

Une des caractéristiques de ce cosmopolitisme de bon aloi est de ne jamais – surtout lorsqu'il s'agit d'une femme, aristocrate de surcroît – se mêler de la sphère publique ou chercher à se distinguer sur la scène politique ou dans les relations diplomatiques alors exclusivement réservées aux hommes. À la lecture des volumineuses *Mémoires* publiées en 1909, force est de constater que l'intérêt pour ce qu'elle appellera plus tard la cause de la paix est au degré zéro chez la jeune Bertha, future Baronne von Suttner. Elle-même pointe non sans ironie sa totale indifférence aux événements qui autour d'elle bouleversent l'ordre des nations, de l'Europe et du monde :

J'avais vis-à-vis des événements de l'époque un tel manque de compréhension et d'empathie que c'est à peine si je savais ce qui se passait, au point qu'une guerre pouvait avoir lieu au moment même, je ne la remarquais qu'après qu'elle eut éclaté et m'en débarrassais en une ligne dans mes notes (M. p. 293).

Adolescente, elle n'échappe pas au culte du militaire qui atteint son paroxysme avec la mort en 1858 à Milan, à quatre-vingt-douze ans, de la figure légendaire du vieux Feldmaréchal Joseph Radetzky.

Un tel héros, une telle figure de demi-dieu ! Le monde, l'Autriche surtout avaient perdu un trésor. Mon admiration pour la gloire soldatesque touchait à la vénération. Plus dévote en militaire que moi, cela n'existait pas (M, p. 41).

³ Cité in *Memoiren*, Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlagsanstalt, 1909, p.436 (M, p. dans les citations suivantes).

Même lors de la guerre franco-prussienne de 1870-71, alors qu'elle a déjà 27 ans, elle reste encore aussi étonnamment fermée au contexte politique et historique du moment :

De tout ce que la guerre franco-allemande pouvait engendrer de misères et d'atrocités, j'entendais bien peu de choses, ou plutôt je ne voulais rien en entendre, le rejetant d'un habituel et fataliste 'c'est la guerre' (M, p. 113).

Ce constat, plutôt accablant, s'explique à la fois par les origines, le statut social et l'éducation de celle qui appartient de naissance à l'aristocratie cosmopolite européenne et aussi par une fin de siècle marquée par un militarisme nationaliste généralisé. Jusqu'à son mariage, plutôt rocambolesque, et le départ, plutôt la fuite, en Géorgie dans le Caucase pour échapper à la vindicte des parents Suttner, furieux du mariage secret de leur plus jeune fils avec celle qui fut la gouvernante de la maison, Bertha Kinsky a vécu dans un monde où l'opinion régnante sur la guerre se résume à la formule bien connue de Clausewitz : « la guerre est la simple continuation de la politique avec d'autres moyens » (*vom Krieg*, 1832), formule qui a pour effet d'exclure doublement les femmes, privées de tout droit civique donc politique, du domaine de la guerre.

C'est précisément en s'éloignant de Vienne et en gagnant les confins semi orientaux du Caucase que Bertha désormais von Suttner va « s'éveiller à la conscience européenne » et, par là même, commencer à s'intéresser à ce qui deviendra au gré de quelques expériences décisives, la *Cause*, celle de la paix. Arrivés en 1877 en Géorgie le couple Suttner doit en 1878 affronter l'épreuve de la guerre entre les troupes russes et ottomanes. Le Caucase devient lieu de batailles, de sièges et de passages de troupes avec leur cortège de blessés mais aussi d'exactions en tous genres. Dans l'épisode relativement bref de la guerre russo-turque il y a d'abord l'expérience au premier degré du contact physique avec la guerre. Ce n'est pas le front certes ni même le champ de bataille mais l'impression angoissante et fascinante à la fois d'« être au beau milieu ». L'expérience est aussi significative par ce qu'elle révèle de la prise de conscience par Bertha von Suttner de l'impuissance des femmes qui n'ont qu'un rôle caritatif de Dames patronnesses, parfois d'infirmières bénévoles, lesquelles commencent à s'organiser avec la Croix rouge fondée par H. Dunant en 1863 après la bataille de Solferino :

Comme je ne pouvais pas soigner directement les blessés, j'apportai au moins avec ardeur mon aide lors des manifestations organisées par les Dames de Koutaï en leur faveur – Ainsi, je pensai avoir payé mon tribut à la tragédie des Balkans (M, p. 146).

Même si l'on peut déceler ici une amorce de réflexion chez Bertha von Suttner, il n'y a là, pour l'instant, aucun pacifisme en vue. Bien au

contraire par ses choix comme par son comportement, elle contribue paradoxalement à cautionner la guerre comme phénomène inéluctable. Cette attitude, qui était la norme en ces temps où les nationalismes s'agressent verbalement en permanence, sera plus tard révisée. Mais c'est bien cette première expérience directe de la violence humaine dans les conflits qui orientera Bertha von Suttner vers un pacifisme de plus en plus intégral avec la conviction, lentement acquise au lendemain du conflit vécu au Caucase, qu'il ne faut pas œuvrer pour que cesse la guerre mais bien pour qu'elle ne commence jamais. Vouloir la paix c'est d'abord empêcher la guerre, toute la bataille menée pendant des décennies par la *Friedensbertha* contre les armements des États ou pour l'institution de tribunaux de paix et non de guerre est dans le droit fil de cette première « expérience fondamentale ».

Une autre expérience à peu près contemporaine contribue à renforcer les interrogations autour de l'expérience vécue de la guerre. La rencontre brève mais décisive avec Alfred Nobel à Paris en 1876 va orienter, sur la longue durée, l'évolution de la jeune Baronne von Suttner vers la *Friedensbertha*. Devenue secrétaire du « Roi de la dynamite », elle va avoir avec son éphémère 'patron' des entretiens qui se poursuivront dans une intense correspondance jusqu'en 1896, date de la mort de Nobel. Ce dernier lui développe ses projets, tenant parfois à son interlocutrice un raisonnement qui ne manque pas de l'interpeller :

Il songeait de nouveau à une autre invention. Je voudrais – me disait-il – pouvoir créer une matière ou une machine capable de produire un effet si effroyable, si massivement destructeur que les guerres en deviendraient par là même impossibles (M, p. 134).

La remarque est intéressante à double titre car, si pour Bertha von Suttner c'est la brutale révélation de la violence du monde, pour la première fois lui est suggéré ici, certes dans des termes extrêmes, que la guerre pourrait être rendue impossible. C'est un thème qui reviendra en force dans leur correspondance. Mais, en ce milieu des années 70, Bertha Kinsky n'est pas encore sur la voie du pacifisme international et Alfred Nobel ne songe pas encore à léguer son immense fortune pour fonder cinq prix, dont celui de la paix, qui lui sera dicté plus tard par son amie de toujours. Reste néanmoins ce paradoxe originel du pacifisme de Bertha von Suttner : c'est le « Roi de la dynamite », inventeur génial et misanthrope désespéré de l'usage fait de son invention qui la guidera vers le pacifisme et c'est l'argent de la dynamite qui financera le mouvement pacifiste et le Prix Nobel de la Paix !

Au retour du Caucase, en 1885, les Suttner entreprennent, en aristocrates qu'ils sont, divers voyages d'agrément caractéristiques de la *High Society* européenne et qui les mènent à Paris, sur la Riviera où à Venise. Partout, grâce à ses relations aristocratiques, grâce à son réseau cosmopolite européen d'un autre âge, Bertha von Suttner non seulement se profile en intermédiaire efficace dans la création d'une Société pour la

paix mais, de manière plus générale, prend connaissance de l'existence d'un mouvement pour la paix.

À quoi il convient d'ajouter, car cela laissera des traces, la lecture assidue d'écrits éminemment cosmopolites de Mazzini, Garibaldi ou des grands discours tenus lors des premiers congrès pour la paix. Tout particulièrement, celui que Victor Hugo tient à Paris en 1849 l'« électrise » :

Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains ! Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure et constituerez la fraternité européenne⁴.

Désormais, dans l'esprit d'une Bertha von Suttner alarmée par ce monde occidental qu'elle redécouvre après les années caucasiennes et trouve en proie aux « *Nationalisten, Revanchisten, Slawisten, Chauvinisten* », cosmopolitisme de naissance et pacifisme émergent sont indissociablement liés. Et de la collusion de ces deux éléments qui structurent sa personnalité va naître en 1889 son ouvrage *Die Waffen nieder !* où Madame la Baronne se positionne publiquement sur la voie du pacifisme militant.

Die Waffen nieder ! Une œuvre contre la guerre à l'échelle cosmopolite.

Le trait de génie de *Die Waffen nieder !* est d'avoir su traiter sous la forme littéraire classique et populaire du roman – genre dans lequel Suttner venue sur le tard à l'écriture excelle –, le thème hautement politique, exclusivement masculin, de la guerre et de la paix et d'avoir ainsi habilement plaidé pour un pacifisme saisi dans une perspective cosmopolite prenant en considération l'humanité toute entière. Léon Tolstoï, auteur de *Guerre et paix* dont s'inspire Bertha von Suttner, et l'un de ses premiers et plus chaleureux lecteurs, mesure parfaitement la dimension universelle/cosmopolite de l'ouvrage quand il lui écrit :

Madame ! ... J'apprécie beaucoup votre œuvre et l'idée me vient que la publication de votre roman est un heureux pronostic. L'abolition de l'esclavage a été précédée par le fameux livre d'une femme, de Mme Beecher - Stowe ; Dieu donne que l'abolition de la guerre le fût par le vôtre⁵.

L'ouvrage est construit autour de quatre guerres récentes – dont celle de 1870-71 à laquelle l'adolescente s'était montrée si insensible. Chacune est différente mais toutes soulèvent à leur manière le problème de leur

⁴ V. HUGO, « Discours d'ouverture au Congrès de la Paix », Paris 21 avril 1849, in *L'Europe*, textes réunis et présentés par P. Ory, *Omnibus*, 1998, p. 163 et suiv.

⁵ Lettre de L. TOLSTOÏ à Bertha von Suttner, 10/22 avril 1891, cité in *Memoiren*, p. 210.

légitimité et de leur sens. La galerie de tableaux de guerre, parfois insoutenables, est l'arme première que Bertha von Suttner retourne contre une guerre dont elle cherche avant tout à montrer l'irrationnel et l'effet apocalyptique. L'autre arme employée par cette « main d'amazone qui fait si vaillamment la guerre à la guerre » comme lui écrit Alfred Nobel, est tout un arsenal d'écrits ayant pour objet la Paix insérés en notes dans le tissu même de l'ouvrage. On retrouve ici les lectures hétéroclites de jeunesse comme les grands textes sur la paix avec une mention spéciale pour le *Traité de Paix perpétuelle* de Kant, où ce dernier revendiquait un *Droit cosmopolitique* universel. Pêle-mêle, les propositions les plus diverses sont avancées, soupesées, retenues, comme la constitution d'un « tribunal international », d'une « troisième puissance érigée en arbitre », d'une « fédération (*Bund*) constituée par l'ensemble des puissances civilisées d'Europe ». La liste est certes chaotique et témoigne d'un apprentissage d'autodidacte en la matière mais par le biais d'une habile typologie des guerres déclinée dans le roman, l'auteure réussit à souligner le changement de nature des conflits et l'irrésistible marche vers la catastrophe absolue, celle de la *Weltkrieg*, qui justifie à elle seule la nécessité d'un pacifisme comme ultime sauvegarde d'une Europe qui court à sa ruine. Avec son dernier roman datant de 1910, le contexte a fondamentalement changé, ce n'est plus la haute société de l'Empire austro-hongrois, raffinée et cosmopolite dans un 'monde d'hier' qui hantait encore bien des chapitres de *Die Waffen nieder !* Désormais deux mondes se font face : d'un côté un monde courant à l'explosion absolue comme le décrit un ingénieur acteur enthousiaste des progrès de la science mais juge lucide de ses conséquences possibles :

On connaît le radium depuis 1900. On présentait ses capacités extraordinaires depuis longtemps [...] Ainsi nous tenons en main un potentiel de puissance dont nous n'avons pas encore idée. Non seulement nous savons le produire en masse, ce fabuleux élément mais nous pouvons aussi le comprimer. Car on a inventé le compresseur de radium. Avec des faisceaux de rayons de radium envoyés du haut des nuages, détruire en quelques minutes flottes et armées de l'adversaire, réduire en cendres les villes ennemies, n'est plus qu'un jeu d'enfant. Tout, sur quoi nous dirigeons le rayon mortel, est irrémédiablement perdu, nous pouvons produire la mort de masse⁶.

Et, de l'autre côté, une réunion de « pacifistes » menée par un mécène, mélange d'Alfred Nobel et d'Andrew Carnegie – que Bertha von Suttner venait de rencontrer aux USA – prône l'avènement d'un monde de paix et de progrès sur le modèle des États-Unis d'Amérique dont l'Europe, ce vieux continent, attend tout :

⁶ *Der Menschheit Hochgedanken, Roman aus der nächsten Zukunft*. Berlin-Leipzig, Verlag der Friedenswarte 1910, p. 395.

- mais, nous les Américains, nous regardons avec tant d'humilité et d'admiration en direction de l'Europe, parce qu'elle est vieille et vénérable. Tout ce que nous avons, nous le tenons de vous.
- Vous nous le rendrez au centuple. Car tout ce qui va améliorer notre avenir : inventions, richesse, libres institutions, paix – tout cela vous allez le transporter chez nous⁷.

L'américanisation du monde – terme alors employé par Bertha von Suttner – serait-elle la nouvelle dimension de son cosmopolitisme ?

Le pacifisme selon Suttner.

Les écrits littéraires permettent de saisir la nature même du pacifisme de Suttner, son enracinement dans une tradition occidentale cosmopolite et son évolution dans un moment particulier entre fin de siècle et avant-guerre. Ils donnent parfaitement à suivre tant son évolution biographique que ses motivations sociales et son extension internationale. Bertha von Suttner est passée du monde de l'aristocratie austro-hongroise devenu trop vieux à un réseau européen fondé encore sur ses attaches aristocratiques puis, au tournant du siècle, au terme de ses deux voyages aux USA en 1904 et en 1912, elle a trouvé sa place au sein d'un mouvement pacifiste intercontinental. Les fondamentaux qui nourrissent son pacifisme relèvent de la même logique évolutive. On la voit dans la première phase de son engagement public s'aventurer, elle femme et aristocrate, à découvrir dans la sphère politique mais aussi, informée en autodidacte, répercuter des positions datant du milieu du siècle et une vision de la paix généralisée née des envolées hugoliennes quarante-huitardes. Son enthousiasme pour la cause lui vaut reproche de naïveté de 'bonne femme', préfigurant la caricature en Don Quichotte féminin dont elle sera bientôt affublée :

Dans notre monde qui se donne de faux airs d'intelligence, elle passait pour avoir des visions et peu à peu l'opinion publique l'a mise à l'écart, reléguée au rang de la bêtise [...] et pourtant toute sa vie elle a assumé de passer pour le fou, le Don Quichotte qui se bat contre les moulins à vent...⁸

Plus tard, sa correspondance avec Nobel fait une large place aux réflexions, discussions, voire désaccords sur les stratégies à mener, ce qui constitue une contribution originale à l'histoire du pacifisme. Entre les deux protagonistes, les divergences sont parfois fortes, Nobel se montrant partisan d'un cheminement prudent « le but étant d'arriver sans secousse et presque sans s'en douter à une période de paix prolongée », Bertha von Suttner lui rétorquant, agacée : « *Dont always call our peace-plans a dream* ».

⁷ *Ibid.* p. 255.

⁸ S. ZWEIF, *Bertha von Suttner. Eine Ansprache inmitten des Weltkrieges*, Bern, 1917.

L'engagement pour la paix de Bertha von Suttner repose en fait sur quelques principes simples qui, à y regarder de près, sont largement teintés, voire directement empruntés à la conception humaniste des cosmopolites des Lumières. Comme le montre son combat pour la reconnaissance d'un droit international, droit des gens ou *Völkerrecht*, capable de régler à l'instar du droit cosmopolitique de Kant l'ensemble du monde civilisé. Grande lectrice du *Traité de paix perpétuelle* de Kant, elle s'est largement approprié la réflexion du philosophe :

L'idée d'un droit cosmopolitique n'est plus une manière chimérique et extravagante de concevoir le Droit, mais un complément nécessaire au code non écrit tant du droit public que du droit international, en vue de parvenir au droit public de l'humanité et ainsi à la paix perpétuelle, dont on ne peut se flatter de se rapprocher de façon continue qu'à cette condition⁹.

De même, lorsqu'elle milite pour que soit instauré le principe d'arbitrage en amont des conflits ou quand elle espère et se bat pour que soit mis en place *hic et nunc* un tribunal d'arbitrage international, c'est dans l'optique d'un droit universel dans le respect réciproque des souverainetés nationales tout droit venu de Grotius, auteur d'un fameux traité *De Jure Belli ac Pacis* qui propose un certain nombre de solutions juridiques pour régler la guerre, voire la prévenir¹⁰.

Mais c'est en analysant les rapports du pacifisme avec le cosmopolitisme qui a tant marqué son itinéraire de vie comme sa démarche intellectuelle que l'on trouvera la spécificité propre à Bertha von Suttner et à son pacifisme. Le rapprochement entre cosmopolitisme et pacifisme peut certes avoir quelque chose d'incongru, tant on projette traditionnellement le cosmopolitisme du côté des Lumières et l'on voit dans le pacifisme un mouvement tardif, né des menaces de guerre inévitable qui planent sur la fin du XIX^e siècle. Mais à y regarder de près, il y a une certaine logique dans le cheminement qui mène Bertha von Suttner d'un cosmopolitisme, au départ plutôt mondain, à un pacifisme fondateur d'une autre vision d'Europe.

Les premiers « pacifiques », comme ils se désignent encore eux-mêmes, forment un groupe certes très international mais avec leur nombre réduit d'adhérents, ils auront encore longtemps le sentiment d'être un cercle restreint, se cooptant au sein d'un même réseau et se reconnaissant entre eux à l'aune de l'aristocratie, dont ils sont, pour une bonne part, issus. Dans une lettre adressée à Bertha von Suttner en 1899, au lendemain de la première Conférence de La Haye, le 'pacifique' de la

⁹ E. KANT, *Pour la paix perpétuelle*. Projet philosophique, trad. et éd. par Joël Lefebvre, Presses universitaires de Lyon, Livre de poche, 1985, p. 85.

¹⁰ GROTIUS, *De Jure Belli ac Pacis*, 1625. L'auteur est considéré comme le « père » du Droit des gens (*Völkerrecht*).

première heure Hodgson Pratt saisit fort bien dans une lettre citée plus haut ces fondements sociologiques du pacifisme naissant :

The very fact that you are a woman and of your being a member of the aristocracy in an essentially aristocratic and military nation has powerfully attracted attention in continental Europe¹¹.

Cependant, à mesure que l'on aborde le nouveau siècle, le rapprochement entre pacifisme et cosmopolitisme perd de son incongruité. La Cause de la Paix, par essence universaliste et supranationale, fédère anciens et nouveaux cosmopolites. Les premiers ne sont plus seulement des membres d'une aristocratie européenne vieillissante. Celle-ci s'est fortement mélangée dans les dernières décennies par voie de mariages ou d'affaires avec la bourgeoisie montante des banquiers et des industriels. Quant aux nouveaux cosmopolites, ce sont en partie des écrivains qui, comme Stefan Zweig, issu de la bourgeoisie juive fortunée de Vienne, parviennent à échapper à l'étouffement nationaliste et antisémite qui gagne la métropole pour vivre librement leur cosmopolitisme : « Cette pulsion qui me porte à voyager en toute liberté et sans aucune entrave, à me sentir partout chez moi, ces voyages ont fait naître en moi un fort sentiment cosmopolite »¹². Mais ce sont aussi et de plus en plus ceux que l'on appelle désormais les 'intellectuels' et que l'Affaire Dreyfus a soudés dans un même clan par-delà les frontières¹³. Lors du Congrès des sciences politiques qui se tient à Paris en 1900, Anatole Leroy-Beaulieu dessine fort bien les contours de ce nouveau cosmopolitisme, hétérogène par ses origines sociales, divergent dans ses opinions mais animé par une foi commune en un pacifisme fondateur d'un monde en paix dont la nouvelle Europe serait le modèle:

Ce ne sont plus seulement les rêveurs et les philosophes, les hommes épris d'un idéal peut-être surhumain de paix et de justice qui songent à réaliser cette vieille utopie d'une union européenne, ce sont aussi les esprits positifs, soucieux avant tout des intérêts matériels ou des avantages politiques et préoccupés du dommage que peuvent coûter à la vieille Europe, dans le monde élargi des peuples contemporains, ses haines et des divisions intempestives¹⁴.

¹¹ Cf. note 2.

¹² S. ZWEIG, lettre à H. Walden in *Correspondance* (trad. Isabelle Kalinowski), Paris Biblio 2000, I, p. 149.

¹³ Le terme apparaît en 1898 dans le contexte de l'Affaire Dreyfus avec la pétition dite des Intellectuels.

¹⁴ A. LEROY-BEAULIEU, *Rapport inaugural sur le problème européen* in Congrès des Sciences politiques, Paris 1900.

Le nouveau cosmopolitisme est désormais tourné vers l'avenir mais il garde intacte la nostalgie de la sociabilité d'antan se déployant dans le cadre d'une culture européenne ouverte :

Jamais je n'ai autant aimé notre vieille terre que dans ces dernières années qui ont précédé la Première Guerre mondiale, jamais je n'ai autant espéré en l'unification de l'Europe, jamais autant pensé à son avenir que dans cette époque, où nous pensions voir poindre une nouvelle aurore¹⁵.

D'une certaine manière, Bertha von Suttner est plus radicale dans sa réaction à un monde mené par la concurrence aux armements qui l'entoure. Pourtant, pas un instant elle ne se réfugiera comme le fait, au tournant du siècle, Zweig et nombre de ses collègues écrivains dans un individualisme élitiste :

Nous aussi les écrivains, nous étions dans les rangs contre la guerre, toutefois comme toujours isolés individuellement au lieu d'être rassemblés et décidés. Nous estimions en faire assez, en pensant d'une manière européenne, en fraternisant sur le mode international [...] et en nous reconnaissant dans notre sphère dans un idéal d'entente pacifique et de fraternité spirituelle par-delà les langues et les pays¹⁶.

La collusion entre cosmopolitisme et pacifisme a pour premier effet de renforcer chez Bertha von Suttner la volonté d'agir directement dans son siècle. Elle est tout aussi consciente de l'impact direct, concret, immédiat que peut avoir la cause de la paix sur l'avènement d'une Europe synonyme de civilisation et, par voie de conséquence d'un monde régi par le respect mutuel et les valeurs humanistes, utopie cosmopolite par excellence. Et quand, en 1906 dans le discours qu'elle tient à Christiania/Oslo lors de la remise du prix Nobel de la Paix, elle emploie le terme de pacifisme et déclare « un processus d'internationalisation, de solidarisation du monde est en marche », elle rend implicitement hommage au cosmopolitisme qui a été, au même titre que le pacifisme, « le fil rouge » de son singulier itinéraire.

¹⁵ S. ZWEIG, *Die Welt von gestern* (op. cit.), p. 225.

¹⁶ *Ibid.* p. 232.